

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 40

2013

DOI: 10.11588/fr.2013.0.40978

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Max Weber Stiftung - Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland, zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ALEXANDRE SUMPF

LA GUERRE TROP VITE OUBLIÉE

La Russie et la défaite contre le Japon (1905–1914)

Parmi les principaux belligérants pris dans l’engrenage de l’été 1914, l’empire russe se distingue par sa situation singulière. Non seulement cette nation a mené une guerre internationale peu de temps auparavant, mais elle a connu la défaite – la première de cette ampleur infligée par un État asiatique à une puissance européenne. Cette défaite, étincelle de la révolution, a marqué les présentations de la guerre à venir. En particulier, les Russes ont connu pour la première fois la guerre mécanique, les bombardements de masse, le choc¹. Cette expérience engendre une perception de la guerre loin de correspondre à la guerre projetée par le pouvoir tsariste, l’œil rivé à la carte de l’Empire dont il souhaite étendre la domination.

La Russie sort donc en 1914 d’un entre-deux-guerres court, marqué par la certitude d’un conflit majeur en Europe, mais aussi par des tensions internes exacerbées par les conséquences sociales du conflit de 1904–1905, les stigmates de la révolution réprimée, et la pression toujours plus forte de la comparaison avec les autres grandes puissances. Les leçons de la défaite contre la puissance japonaise ont-elles été tirées ? Y a-t-il un continuum entre ce conflit et la Première Guerre mondiale, et a-t-il été ressenti comme tel ?

Nous traiterons tout d’abord de l’expertise militaire, sanitaire ou juridique, en pleine expansion à l’époque. Si elle réduit de plus en plus la portée et la capacité mobilisatrice du discours monarchique, le combat que se livrent spécialistes civils et militaires, non arbitré, contribue à l’implosion du fait national. C’est donc en ordre très dispersé que la société russe aborde la Grande Guerre, reliée de façon marginale, parcellaire et contrastée à une série d’événements qui était pourtant apparue si cruciale à peine une décennie auparavant. Nous verrons enfin que le premier entre-deux-guerres révèle l’incapacité des autorités ou de la société civile à construire un statut acceptable pour les anciens combattants, sur fond de mémoire impossible de leur sacrifice et de revendications politiques croissantes.

La guerre des experts

Au terme du conflit contre le Japon, l’armée russe subit une nette défaite, dont civils et militaires se rejettent la responsabilité. Au sein de l’armée la tension est à son comble après le désaveu d’Alexei Kouropatkine et la faillite du commandement sur le champ de bataille. La faiblesse de la cavalerie et de l’artillerie, et plus encore des moyens de communication (lors de la bataille de Vafangou en juin 1904, notamment) ou logistiques infligent une rude leçon à une armée impériale qui se reposait sur ses lauriers de la victoire de 1878 contre les Turcs et croyait encore dur comme fer à la stratégie offensive prônée par Mikhail Dragomirov. La commission Palicyn formée en 1908 identifie un grave problème de formation et de règles d’avancement en temps de paix. Elle préconise de compléter le cursus de l’académie militaire Nicolas, mais ne modifie pas les règles d’admission et n’institue pas de vrais tests de compétence.

1 David WOLFF, Steven G. MARKS, Bruce W. MENNING (éd.), *The Russo-Japanese War in Perspective*. World War Zero, Leiden, Boston 2007.

Le débat tourne autour de l'emploi, dans la formation, des »tactiques appliquées« à la française plutôt que de l'histoire militaire². En d'autres termes, on exige désormais des officiers qu'ils connaissent moins le glorieux passé, les grandes batailles et la théorie, et se projettent plus dans le futur combat et la pratique sur le terrain. Privilégiant l'adaptation, on insiste d'une part sur la maîtrise des communications, de l'autre sur une meilleure coordination entre différentes armes. Parmi les nouveaux enseignants, le colonel Gerua favorable à la réforme, lit les nouveaux travaux en français et en allemand qui le captivent parce que eux, à distance, semblaient avoir tiré de précieuses leçons du conflit russo-japonais. Gerua reproche aussi fortement à l'état-major de planer très haut au-dessus du champ de bataille, et d'empêcher les jeunes officiers, conformistes, de se former en professionnels³. Or les alliés de la Russie insistent lourdement sur l'établissement de plans stratégiques en 1910–1912: le plan de mobilisation n° 19 doit assurer un engagement contre l'ennemi allemand dans les 15 jours. Les manœuvres de Kiev en avril 1914 démontrent hélas que le commandement sur le terrain et l'engagement contrôlé ne sont pas maîtrisés par l'armée, en dépit des efforts consentis.

Lors de l'entrée en guerre de 1914, les Russes n'entendent pas abandonner l'armée serbe et attaquent l'Autriche-Hongrie alors que les Français exigeaient la concentration sur la seule armée allemande. Cela explique le lancement de l'attaque en Prusse avant que l'armée impériale ne soit prête: les premiers mois, elle doit ainsi livrer six batailles sur neuf en infériorité numérique. La nomination du grand-duc Nicolas Nicolaevitch à la tête de l'état-major, le 2 août, en pleine mobilisation, alors qu'il avait été mis à l'écart en 1908, le contraint à collaborer avec des officiers qu'il ne connaît pas et à appliquer un plan dont il ignore les principaux aspects. Les délais d'acheminement sont allongés par l'inachèvement du plan ferroviaire (lignes, wagons, construction des lignes desservant les zones de combat, distance entre quais de débarquement des troupes et premières lignes) qui a privilégié la vitesse sur les volumes⁴, mais aussi par les retards dans le rassemblement et l'envoi des mobilisés⁵, ou les émeutes locales⁶. En dépit de ces dysfonctionnements, et peut-être pour les masquer, le pouvoir militaire impose une dure loi au pouvoir impérial, mais surtout aux autorités locales, non seulement dans la zone de front, mais à l'arrière – du moins jusqu'à la Grande Retraite de mai 1915. Mon hypothèse est qu'il s'agit de l'une des principales leçons que l'armée a tiré de la première révolution russe en 1905 – qui a été facilitée, entre autres, par l'envoi des meilleurs cadres de l'armée en Mandchourie et leur absence de Russie d'Europe.

Le premier entre-deux-guerres voit d'autre part s'établir une méfiance durable entre autorités et expertise médicale. Les carnets de Vassili P. Kravkov, médecin de campagne en 1904–1905, puis mobilisé en 1914 en tant qu'inspecteur sanitaire de l'état-major de la X^e armée (front Nord-Ouest) en témoignent. Le 16 janvier 1905, il s'avoue qu'il n'en peut plus: »Vers le soir on a à nouveau apporté du flanc droit environ 700 blessés. Quels atroces tableaux de défigurations et de souffrances est-on obligé de contempler! Je suis fatigué et physiquement, et moralement⁷!« Mais contrairement à ses collègues et aux officiers qui cherchent à se faire évacuer au printemps 1905, il s'est fait le serment d'Hannibal: »plutôt crever que de rentrer chez soi avant

2 John W. STEINBERG, *All the Tsar's Men. Russia's General Staff and the Fate of the Empire, 1898–1914*, Baltimore, MD 2010, p. 179–186.

3 Boris Vladimirovič GERUA, *Vospominanija o moej žizni*, t. 1, Paris 1969, p. 263, 252.

4 Andrej Medardovič ZAJONČOVSKIJ, *Podgotovka Rossii k mirovoj vojne (plany vojny)*, Leningrad, Moscou 1926, p. 343; N. VASIL'EV, *Transport Rossii v vojne 1914–1918*, Moscou 1939, p. 123–125.

5 Joshua SANBORN, *The Mobilization of 1914 and the Question of Russian Nation: A Reexamination*, *Slavic Review* 59,2 (2000), p. 267–289.

6 Daniel BROWER, *Turkestan and the Fate of Russian Empire*, Londres, New York 2003, p. 1–25.

7 Bibliothèque d'État de Russie (RGB), fonds 140 (Kravkov), papka 2, d. 3, l. 10.

la fin de la guerre⁸ ! « Il tire de sa première expérience une intolérance professionnelle pour la mauvaise organisation des soins et pour la veulerie du commandement russe.

Les rapports qu'il rédige en 1914 montrent que la préparation médicale du conflit est satisfaisante du point de vue de l'hygiène, des compétences mobilisées, des soins apportés, mais terriblement déficiente dans son amplitude: trop peu de médecins, de couvertures, de moyens de transport idoines⁹. Si Kravkov conserve un ton mesuré dans ses jugements officiels, il explose dans ses carnets. Il ne souhaitait d'ailleurs pas en rédiger en 1914, mais n'a pu s'en empêcher « sous le coup de l'émotion provoquée par tout ce qui s'accomplit autour de moi et se révèle la copie exacte de ce qui s'est passé lors de la campagne japonaise ». Il met en cause avec virulence les militaires qui font assaut d'« imbécillité, d'ignorance brutale, d'égoïsme oublieux de toute conscience », traitent les « petits soldats (*soldatiki*) » de telle façon qu'ils les jettent dans les bras des révolutionnaires que Kravkov abhorre depuis 1905¹⁰.

Ses carnets donnent chair, sons, odeurs aux statistiques: au cours du conflit contre le Japon, sur 539 734 soldats engagés, on recense au moins 146 519 blessés. La guerre de siège livrée à Port Arthur a été plus mortelle et a occasionné plus de blessures graves que la guerre de mouvement en Mandchourie¹¹. Début 1915, un docteur d'Irkoutsk étudie les premiers mois de la guerre en cours, en les comparant notamment aux conflits précédents: guerre de Crimée, guerre franco-prussienne, guerre russo-turque et guerre russo-japonaise¹². Il constate que la mortalité a baissé de manière régulière d'un conflit à l'autre, mais asymétriquement. Les progrès de la médecine réduisent considérablement le nombre de décès résultant de blessure et surtout de maladie, tandis que les combats deviennent de plus en plus létaux: 57,6 % du total des morts en 1904–1905, contre seulement 14,8 % en 1877–1878.

Les blessés sont évacués par l'un des 30 trains sanitaires mis à disposition de l'armée de Kouropatkine par l'Intendance des armées en 1904, bientôt complétés de 50 autres, dont 6 grâce à la mobilisation de moyens locaux et 9 grâce aux dons d'institutions et de personnes privées. Chacun pouvait emporter 20 officiers et 230 soldats du rang¹³. En dépit de l'impression d'organisation laissée par ce document administratif, on peut conclure avec A.V. Aranovitch que tous les défauts constatés en 1914 sont déjà présents: un financement trop médiocre, l'absence de commandement unique, un système de transports sous-développé, et l'insuffisance de personnel médical formé¹⁴. Des plans d'évacuation ont pourtant été préparés et des réserves de médicaments constituées pour 4 mois de conflit (ce qui aurait déjà été trop peu pour celui contre le Japon), 100 trains sanitaires assemblés (alors qu'il y a 26 fois plus de mobilisés en 1914–1916). La conclusion du journaliste russe Boris Frommet n'en prend que plus de force: « Comparée avec la guerre de 1914–1916, la guerre russo-japonaise n'a été qu'une promenade militaire¹⁵. »

Les cas répétés de « shell shock » apparaissent en 1904 comme la principale nouveauté pour les médecins, qui ne connaissaient le phénomène qu'en théorie, d'après les observations de leurs collègues allemands et français pendant la guerre franco-prussienne de 1870. Dans ce contexte scientifique international, les psychiatres russes se disputent sur la terminologie, le rôle de la

8 RGB, f. 140, papka 3, d. 2, l. 23.

9 RGB, f. 140, papka 9, d. 1, ll. 2–3.

10 RGB, f. 140, papka 6, d. 1, l. 48.

11 *Vojna s Japonej*, p. 79–80.

12 Dr P. I. FEDOROV, *Vojna i narodnoe zdravie* (Publičnye lekciï), Irkoutsk 1915, p. 5.

13 Archives historiques militaires russes d'État (RGVIA), f. 499, op. 1, d. 1836, ll. 98–103, publié dans: Ljudmila Alekseevna BULGAKOVA (éd.), *Medicina v gody vojny i mira. Novye dokumenty i issledovanija*, Saint-Petersbourg 2011, p. 48–51.

14 A.V. ARANOVITCH, *Sistema voenno-vračebnyh zavedenij russkoj armii i obespečenie ih intendantskim dovol'stviem nakanune i v gody Pervoj mirovoj vojny*, dans: *ibid.*, p. 346.

15 Boris FROMMET, *Vserossijskij zemskij sojuz kak novoe intendantstvo, žizn' dlja vsch*, 1916, n°8, p. 948, cité par A.V. ARANOVITCH, *Sistema voenno-vračebnyh zavedenij russkoj armii* (voir n. 14).

guerre – révélateur d'une maladie déjà présente, ou producteur de pathologies particulières ? – et la relation entre psychoses et blessure physique. La commotion peut avoir une issue fatale, comme en témoigne le blessé I. E. Ivanov en comparant des décès survenus lors du conflit contre le Japon à d'autres dont il avait entendu parler au sujet de la guerre contre les Turcs de 1876¹⁶. En 1905, quelques 6943 malades psychiques ont été reconnus, 3000 étant sans doute dans un état proche mais non ratifiés par les autorités militaires¹⁷. De fait, les progrès sensibles de la science psychiatrique alimentent l'incertitude statistique et le débat sur le mode de traitement et ses objectifs¹⁸. En revanche, ils ne débouchent pas sur une prise en compte suffisante des besoins en formation spécifique. Si les psychiatres militaires exercent bien leur métier sur les fronts dès le début du conflit, leur nombre demeure nettement inférieur aux besoins. La solution passe par l'appel massif aux psychiatres civils, peu préparés toutefois à traiter les atteintes spécifiques au temps de guerre.

Le débat entre experts, qui fait rage, gêne aussi la reconnaissance de ces atteintes par les autorités et la société. Pendant la guerre de 1914–1917 même, aux institutions conservatrices considérant ces psychotiques comme des assistés privés de droits, à interner, s'opposent les psychiatres libéraux définissant de nouvelles névroses, militant pour le droit aux traitements novateurs, sans objectif de renvoi au combat. En 1924, le psychiatre S. A. Preobraženskij estimera de fait à 1,8 million le total d'invalides de la « guerre de sept ans » (1914–1921) russe, dont 80 % (1,5 million) souffriraient encore de névrose ou de contusion (idiotie, perte de mémoire ou des facultés auditives), voire sont devenus malades mentaux au sens propre. En dépit d'une expertise grandement améliorée qui bénéficie des échanges scientifiques internationaux, ces malades sont privés de traitement en Russie, où les militaires les stigmatisent en temps de guerre, et où ils sont marginalisés en temps de paix à cause de leur incapacité à travailler.

Perte de repères

Après le désastre en Mandchourie, le juriste russe Fédor F. Martens a été l'un des principaux codificateurs de la seconde convention de La Haye de 1907; il était déjà à l'initiative de la première convention, en 1899, et a en outre été le négociateur russe de la paix de Portsmouth avec le Japon¹⁹. Il faisait partie de la Cour permanente d'arbitrage de La Haye où siégeaient des juristes souvent aux affaires dans leurs nations respectives, et qui jouissait d'une certaine renommée. I. E. Ivanov, officier blessé en 1904, revient en 1914 dans ses mémoires sur cette cour »dont le principe consiste à détruire toutes les guerres et les souffrances humaines qui en découlent« et sur la Convention de Genève qui défend les blessés ... pour mieux reprocher à son gouvernement l'abandon de centaines de blessés russes, complètement privés de secours²⁰. Il fait ainsi écho à la terrible description de l'errance de l'armée de l'abîme des pertes, des souffrances endurées que livre dès 1904 l'écrivain Leonid Andreev dans son récit halluciné »Le Rire rouge«²¹. Il révèle aussi le hiatus patent entre influence internationale des experts russes et insuffisante portée de leur expertise en Russie même. Martens décède en 1909 sans véritable successeur en théorie du droit comme dans ces étroits cercles d'influence au sommet de l'Europe. Sa dispari-

16 I. E. IVANOV, *Vpečatlenija ranenago v russko-japonskuju vojnu*, Moscou 1914, p. 39.

17 FEDOROV, *Vojna i narodnoe zdravie* (voir n. 12), p. 29.

18 Paul WANKE, *Russian/Soviet Military Psychiatry, 1904–1945*, New York, Londres 2005, p. 17–29.

19 Vladimir Vasilievich PUSTOGAROV, *Our Martens: F. F. Martens, International Lawyer and Architect of Peace*, Londres 2000.

20 I. E. IVANOV, *Vpečatlenija ranenago v russko-japonskuju vojnu*, (voir n. 16), p. 122.

21 Leonid ANDREEV, *Le Rire rouge*. La guerre en Mandchourie, fragments d'un manuscrit retrouvé, trad. du russe par Serge PERSKY, Toulouse ²1991.

tion rime avec l'attrition de la capacité à juger de l'état diplomatique du monde, et à y situer la Russie.

C'est sans doute l'une des raisons expliquant le retard avec lequel le Conseil des ministres institue la Commission extraordinaire d'enquête pour l'investigation des crimes et délits des combattants de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie²². Dirigée par le sénateur Krivtsov, elle commence ses travaux le 9 avril 1915, soit huit mois après les exactions subies dès les premiers combats par les soldats et, surtout, les populations civiles de Kalisz et Czestochowa en Pologne. Il est fort probable qu'elle naisse sous la pression extérieure, à la fois en réaction à l'intense propagande internationale allemande autour de la « barbarie » cosaque, et sous l'influence des modèles occidentaux (britannique en particulier) de l'automne 1914. Son retard n'est pas seulement d'ordre temporel : son manque d'expérience dans les affaires de propagande contraste fortement avec le professionnalisme d'autres instances publiques et privées actives dans le champ de la mobilisation sociale et culturelle²³.

Instance centrale créée sur décision du tsar, siégeant à Petrograd mais sans s'appuyer sur un appareil local, la Commission pâtit d'un défaut de légitimité auprès des autorités locales du secteur policier, judiciaire et exécutif. Les premiers mois de la Grande Guerre voient de fait se confirmer la partition entre un État toujours plus éloigné de ses sujets, et une société civile en plein essor. Le rôle majeur des zemstvos – ces assemblées élues au niveau des provinces et des arrondissements compétentes en matière de transports, d'éducation et de santé – a favorisé les revendications d'ordre politique qui ont déclenché la révolution de 1905²⁴. L'État autocratique, sévèrement critiqué à l'époque, puis gravement menacé par la vague révolutionnaire, n'est pas parvenu à établir sa légitimité dans la sphère de l'assistance aux victimes et de la prise en compte des souffrances du peuple. Sur le plan international, notamment en ce qui concerne les prisonniers de guerre, la Croix-Rouge russe apparaît comme le véritable interlocuteur alors que le gouvernement fait mine, au moins jusqu'en juin 1915²⁵, de ne pas avoir à s'occuper de ces « déserteurs vers l'avant » qui se sont rendus plutôt que mourir « pour le tsar, la foi et la patrie ».

La nouveauté du conflit de 1914 réside de fait dans l'incertitude démesurée sur le sort des soldats, qui prolonge elle-même une forme d'oubli sociétal des conséquences de la guerre contre le Japon. En 1916, « Le soldat russe à la guerre hier et aujourd'hui », brochure conforme à l'esprit de l'époque, dénombre les qualités du soldat russe avant d'en donner des exemples individuels en commençant par l'inévitable Cosaque Kozma Krioutchkov²⁶. Le soldat du tsar est courageux bien sûr, mais aussi intrépide, dévoué, endurci, patient et endurant, doué de sang-froid, débrouillard, magnanime et compatissant. Toutes qualités respectables, dans la tradition, mais qui ne disent rien de la guerre éprouvée contre le Japon – sur laquelle la brochure fait silence quand elle retrace l'attitude des combattants russes dans les guerres du passé. Ainsi, les codes de l'héroïsme militaire du soldat du rang ne semblent pas avoir bougé d'un iota, alors que les contemporains de 1905 ont été frappés par la rapidité des pertes et surtout le contraste avec une armée japonaise quasiment intacte. On peut y voir l'une des origines du mythe tenace, en 1914–1918, d'une supériorité allemande absolue, qui trouve également sa source dans le fait que l'es-

22 Alexandre SUMPFF, *Defining the «Atrocities» of the Enemy. The Krivtsov Commission, 1915–1918, Russia's Great War and Revolution: A Reappraisal*, dans: *International Relations* (sous presse).

23 ID., *La mobilisation autour des atrocités de l'ennemi, Russie 1914–1918*, Cahiers de Framespa. Sciences sociales et histoire 10 (2012).

24 Tsuchiya YOSHIFURU, *The Role of the Home Front in the Russo-Japanese War*, dans: WOLFF, MARKS, MENNING (éd.), *The Russo-Japanese War in Perspective* (voir n. 1), p. 218–224.

25 Oksana NAGORNAYA, *Drogoj voennyj opyt. Rossijskie voennoplennye Pervoj mirovoj vojny v Germanii (1914–1922)*, Moscou 2010.

26 D. G. BULGAKOVSKIJ, *Russkij soldat na vojne v prežnee vremja i teper' v 1914, 1915 i 1916 g. g.*, Saint-Pétersbourg 1916.

sentiel de la technologie est importée en Russie depuis le Reich et représentée dans la société par des entrepreneurs allemands²⁷. Patriotisme exacerbé, dénonciation des »atrocités allemandes« et pogrom moscovite de mai 1915 contre les personnes portant un nom aux consonances germaniques²⁸ ne font que désarticuler encore un empire à la stabilité précaire.

Les sources publiées et intimes suggèrent que le parallèle avec la précédente guerre n'est pas crucial dans la perception du nouveau conflit par la population russe. Rares ont été les œuvres traitant de ce thème dans ce premier entre-deux-guerres, en dehors de la nouvelle de Leonid Andreev et de la valse »Sur les collines de Mandchourie« (I. A. Chatrov, 1906). La guerre de 1914 ne met pas fin à cet oubli. La brochure déjà citée de 1916 exclut ainsi l'épreuve mandchourienne du récit national. Un recueil de chants de soldats paru en 1915, qui associe airs du XIX^e s. et nouveaux couplets de 1914, n'en livre pas une seule consacrée au conflit contre le Japon, et pas une seule qui y fasse même référence²⁹. Quoique protégé cette fois-ci de l'atroce spectacle du champ de bataille, l'inspecteur sanitaire Kravkov est frappé dès les premières semaines par un »chaos qu'il n'a jamais vu, même pendant la guerre contre le Japon«³⁰. D'autres observations moins évidentes, sans lien avec ses compétences professionnelles, apparaissent inopinément sous sa plume. Il compare ainsi les »déplacements massifs de population« à ce qu'il a vu en Mandchourie: »ce sont les Chinois de 1905«³¹ écrit-il en voyant des colonnes de Juifs évacués. Mais au docteur Kravkov qui émet ses premières suggestions d'ordre sanitaire, les officiers répondent en chœur: »nous ne sommes pas pendant la campagne contre le Japon«³². Cette anecdote révèle moins la conscience d'avoir affaire à un conflit d'un ordre nouveau qu'un rejet de toute leçon, de toute expérience liée à cette défaite bien vite refoulée.

Dans son carnet intime, en août 1914, le journaliste Mikhaïl Prišvin se fait le relais du sentiment général: on n'assiste pas à une guerre qui fait suite à la précédente, mais la dernière guerre, après laquelle naîtra »un monde nouveau, une Europe nouvelle, une Russie nouvelle, des gens nouveaux et une psychologie et un art nouveaux«³³. La volonté d'oublier le désastre récent et la révolution qui en a découlé; la marche à la guerre et les alliances qui donnent des espérances; les premiers succès – tout tourne l'opinion publique vers le futur ou vers un passé moins proche. La création de la Commission Krivtsov inspire ainsi au quotidien »Petrogradskaja gazeta« une comparaison avec les guerres hussites ou à »Utro Rossii« un parallèle avec les exactions allemandes envers les Hereros en Afrique australe³⁴. Seuls les »Russkie vedomosti« se risquent à rappeler le précédent japonais, pour mieux dénoncer par contraste la barbarie allemande: »les pires crimes envers le droit international n'ont pas été commis sur le théâtre asiatique de la guerre, mais en Europe même«. Il y a bien sûr eu alors des »manifestations ponctuelles de cruauté, comme il en existe dans chaque guerre, mais elle n'ont jamais eu le caractère de rupture systématique avec les principes du droit international et de l'éthique qui caractérise les actions de nos ennemis«³⁵. Cet argumentaire se référant clairement à l'œuvre de Martens fait aussi plus discrètement le choix dans la série d'événements s'étant déroulés une décennie plus tôt.

27 L'icône de cet apport allemand est le personnage de Stolz dans Oblomov de Gontcharov. Les films soviétiques sur la Grande Guerre insistent souvent sur ce point. Dans »Un Débris de l'Empire«, de Fridrikh Ermler (1928), le propriétaire de l'usine du sous-officier Filimonov porte un nom allemand très typique.

28 Eric LOHR, *Nationalizing the Russian Empire. The Campaign Against Enemy Aliens during World War I*, Cambridge, MA 2003.

29 N. G. KOZYREV, *Soldatskie pesni*, Saint-Pétersbourg 1915.

30 RGB, f. 140, papka 6, d. 1, l. 20 ob.

31 RGB, f. 140, papka 6, d. 1, l. 17.

32 RGB, f. 140, papka 6, d. 1, l. 3.

33 Mihajl PRIŠVIN, *Dnevnik. 1914–1917*, Moscou, p. 89–90.

34 RGVIA, f. 13159, op. 6, d. 1806, l. 3 (6 mai 1915) et d. 1787, l. 21 (3 mai 1915).

35 RGVIA, f. 13159, op. 6, d. 1806, l. 1.

Cette sélectivité mémorielle se trouve facilitée par le faible poids des représentations de ce conflit une fois achevé. Ainsi, parmi les films de fiction de l'époque conservés (à peine 10 % selon les estimations), aucun n'a trait de près ou de loin à la guerre russo-japonaise – pourtant riche en postures héroïques et en potentielles situations dramatiques qu'affectionne alors le public qui fréquente de plus en plus les salles obscures. En revanche, les archives du film documentaire abritent un court-métrage de la firme Khanjonkov, le principal producteur national, tourné en 1914 sous le titre «Guerre russo-japonaise»³⁶. Les quelques 39,4 mètres de pellicules offrent une scène assez statique de bataille puis des prisonniers de guerre russes au peloton d'exécution – épisode assez peu vraisemblable qui contredit tout ce qui a été perçu à l'époque, y compris en Russie, de l'attitude exemplaire des Japonais envers cette catégorie de combattants³⁷. Ces scènes ressemblent d'ailleurs fortement (voire reprennent?) au «docu-fiction (*inscenirovka*)» réalisé en 1904 par la firme Pathé pour les besoins de son journal³⁸. Elles ne font donc pas œuvre originale mais sont convoquées sans doute dès l'entrée en guerre. Cependant, signe de leur faible portée mobilisatrice, je n'ai trouvé aucune mention de leur diffusion, et il n'est plus fait référence au conflit contre le Japon sur les écrans pendant cette période puis pendant l'entre-deux-guerres, ni dans les fictions, ni dans les actualités ou les documentaires. Le cinéma doit alors répondre à d'autres défis: représenter au plus près le combat, la vie des soldats et le destin des victimes de la guerre.

D'une guerre à l'autre: les doubles vétérans

En 1914, sans doute avant le déclenchement du conflit mondial, paraissent les plus complets souvenirs d'un vétéran de la guerre russo-japonaise³⁹. La conjonction des dates n'est peut-être qu'un hasard, mais elle prend aussi un sens: passée l'émotion qui a directement suivi la défaite, et tandis qu'un nouvel affrontement d'ampleur menace, l'officier I. E. Ivanov revient sur son engagement, les circonstances de sa blessure et les soins reçus en Mandchourie. Son témoignage révèle une armée moins bien préparée militairement, mais dont les services sanitaires fonctionnent dans l'ensemble – surtout pour les officiers, note-t-il, et quand des figures exceptionnelles se vouent à leur tâche en dépit de tout. Il ne doit en effet qu'aux cinq médecins l'ayant successivement examiné d'avoir pu sauver son bras gauche de l'amputation, entre lésions nerveuses et gangrène. Les descriptions des atteintes portées aux corps par le métal et le portrait peu flatteur de certains officiers esquissent une guerre moderne lourde de menaces, et lancent un appel à assurer la formation du personnel médical qui fait cruellement défaut aux hôpitaux de campagne.

Le conflit qui fait rage au moment de cette parution rappelle le triste bilan de la défaite contre le Japon, qui a causé au moins 44 567 morts (9 % des mobilisés). Certes, les premiers mois de la Grande Guerre ne sont pas les plus meurtriers, avec 135 000 pertes par mois en 1914, contre 235 000 en moyenne entre mai et novembre 1915. C'est toutefois à ce stade initial que le nombre de manquants à l'appel – en russe, «disparus sans nouvelles» – explose: le décompte final le plus fiable les estime à un quart des hommes tombés au combat (439 369 sur 1,9 millions)⁴⁰. Le doute statistique a pour corollaire certain la non prise en charge de ces individus. Pour des raisons peu claires, l'armée russe n'a jamais doté les combattants de jetons d'identification; les livrets mili-

36 Archives russes d'État de la cinématographie et de la photographie documentaires (RGAKFD), film n° 23733.

37 Naoko SHIMAZU, *Japanese Society at War. Death, Memory and the Russo-Japanese War*, Cambridge 2009, p. 167–196.

38 RGAKFD, film n° 12147, 167 mètres.

39 I. E. IVANOV, *Vpečatlenija ranenago v russko-japonskuju vojnu* (voir n. 16).

40 Boris C. URLANIS, *Istorija voennyh poter'*, Saint-Pétersbourg, 1994, p. 144–146.

taires soit ne sont pas portés au combat (par superstition⁴¹), soit sont rendus illisibles par le métal tranchant, le sang, la boue. De plus, la mémoire des lieux d'inhumation individuels en Mandchourie ou en Pologne s'est facilement perdue: les camarades de combat présents sont tombés à leur tour, les populations locales chargées le plus souvent de creuser ont aussi vu leurs vies bouleversées par les combats. En l'absence des dépouilles, le deuil familial se trouve ainsi fortement entravé en Russie sur le temps long, fait crucial qui pèse sur la mémoire privée des conflits. Le deuil se fait donc collectif, d'où l'idée (fausse) que la mémoire du conflit ne peut être que publique. En effet, le culte des morts qui marque la mémoire des conflits dans l'Europe contemporaine ne peut pas se développer dans sa pleine mesure.

Dans les premiers mois de la Première Guerre mondiale, le Comité Alexandre pour les blessés, créé en 1814, doit tout à coup prendre en charge une masse de blessés et de familles de soldats, dont les nomenclatures nominales et territoriales occupent un gros tiers du fonds d'archives. Poussé par la nécessité et la concurrence des autres organisations, le comité instaure assez tôt son propre bureau de renseignements sur les prisonniers de guerre (on en recense 5 de rang national en 1915) et organise des formations spécifiques pour invalides. Il consent donc des dépenses exponentielles, entamant le capital dont les bénéficiaires suffisaient jusqu'alors à couvrir les débours. En 1916, les 838 828 roubles de déficit sont couverts par les excédents des années précédentes, alors que les dépenses ont progressé de plus de 20 % entre 1914 et 1915: 1,6 millions de roubles seront consacrés aux pensions (contre 2 737 075, soit 12 993 pensionnés, en 1918), 2 299 710 roubles aux allocations exceptionnelles⁴².

Les victimes russes des conflits militaires se retrouvent alors placées malgré elles en concurrence. Dans l'urgence, on réduit de 20 à 5 roubles les sommes accordées aux vétérans de la guerre russo-japonaise et on coupe tout subside aux veuves et orphelins de cette guerre. Une guerre chasse l'autre, un précédent est créé: il se reproduira à une échelle supérieure avec la politique discriminatoire à l'encontre des vétérans de la Grande Guerre au profit des soldats rouges de la guerre civile. Ce phénomène s'inscrit dans une tendance lourde en Russie, où l'État peine à reconnaître aux vétérans un statut à part et rechigne à assister les invalides – de la guerre russo-turque (1878) à la guerre de Tchétchénie, en passant par les lendemains de la Seconde Guerre mondiale. En 1946 le pouvoir soviétique interdit ainsi aux associations d'anciens combattants de poursuivre leur action, trop politique, et les invalides ne recevront pas de compensation à la hauteur de leur sacrifice⁴³.

Les anciens combattants de 1905 ont, eux, la particularité de se voir attribuer par l'historiographie soviétique un rôle de vétérans ... de la révolution de 1917. Les événements révolutionnaires perçus à travers les rumeurs et la lecture des «Russkie vedomosti» font écrire à Kravkov en avril 1905 qu'il faut «opérer le corps malade de la Russie, il y a quelque chose qui empêche le flux sanguin et la gangrène menace»⁴⁴. Rapatrié en novembre suivant, il se dit «prêt à fusiller le premier le moindre gréviste»⁴⁵. Son appréciation de la situation révolutionnaire laisse penser qu'il a été confronté à la montée du ressentiment et de la révolte des troupes: l'expérience du conflit contre le Japon consiste donc en un sentiment terrible d'impuissance, mais aussi le choc face aux pertes et une exacerbation des fractures sociales dans l'armée. Une comparaison un peu

41 Témoignage du père Aleksei Garbacevič, *Vestnik voennogo i morskogo duhovstva*, 1915, n° 22, p. 54.

42 *Smeta dohodov i rashodov invalidnogo kapitala na 1916 g.*, Aleksandrovskij komitet o ranenih, 1916, p. 1–2, 3, 21.

43 Beate FIESELER, *Razvitie gosudarstvennoj pomošči invalidam v Rossii ot pozdnej imperii do stalinskoj »revolucii sverhu«*, dans: I. V. NARSKIJ, O. S. NAGORNAJA et al. (éd.), *Opyt mirovyh vojn v XX-om veke*, Tcheliabinsk, 2007, p. 49–64; Mark EDELE, *Veterans of the Second World War. A Popular Movement in an Authoritarian Society, 1941–1991*, Oxford 2008.

44 RGB, f. 140, papka 3, d. 2, l. 6.

45 RGB, f. 140, papka 4, d. 3, l. 11.

rapide pourrait conduire à conclure que la même situation s'est reproduite entre 1914 et 1917, à plus large échelle et avec un résultat final plus grave; et que le souvenir du précédent de 1905, encore actif chez les soldats mobilisés une deuxième fois à 10 ans d'intervalle, a soufflé sur des braises qui ne cherchaient qu'à s'enflammer.

Les mobilisés de 1914, 1915 et 1916 ont à 65 % moins de 29 ans (10,1 millions), mais tout de même à 30 % plus de 30 ans et 5 % plus de 40 ans. Parmi eux se trouve un million de réservistes dont 774 000 (en septembre 1917) font leur devoir dans les garnisons d'infanterie⁴⁶. Si l'on écarte les blessés et les plus âgés des anciens combattants contre le Japon, on peut estimer que 200 000 à 300 000 vétérans de 1905 auraient été réengagés en 1914 et 1915. Ils sont surtout cantonnés dans les garnisons dont les effectifs restent stables à l'arrière, mais changent constamment dans celle l'immédiat arrière-front. Dans son ouvrage de référence sur la fin de l'armée tsariste, Allen Wildman a avancé que les contingents de vétérans de 1905, très présents au sein des garnisons de l'arrière avaient instillé un état d'esprit défaitiste, voire révolutionnaire⁴⁷. Or douze ans auparavant, les soldats avaient oscillé entre répression des civils (janvier–octobre 1905), mutinerie (octobre à décembre 1905), pelotons contre les rebelles en décembre, puis révolte entre mai et juillet 1906. En 1906, 22 % des unités ont pris part à 202 mutineries (recensées), souvent déclenchées par des mesures répressives ou des problèmes d'approvisionnement⁴⁸. Si la discipline militaire s'effondre, l'organisation collective prend rapidement le dessus et les comités font preuve d'une activité politique autonome – on n'a pas laissé pénétrer les partis dans les garnisons.

Cela a certes pu constituer pour certains vétérans remobilisés en 1914 une expérience fondatrice. Il me semble toutefois que les atroces échos du front de la Grande Guerre, très impressionnants, ont plus certainement alimenté le défaitisme des jeunes mobilisés instruits en garnisons que d'éventuels récits sur 1905 – par ailleurs peu attestés dans les sources, où je n'en ai en tout cas pas trouvé trace. Si l'on doit déceler l'apport de la précédente génération du feu, c'est plutôt à mes yeux dans la rapide mise en place des comités de soldats en 1917, à un moment de crise profonde de l'autorité centrale et du pouvoir monarchique.

Conclusion

Le conflit mondial qui éclate à l'été 1914 renforce plusieurs processus révélés par la guerre contre le Japon, qui sont lourds de conséquences pour la société russe. La pression du regard de l'étranger et les conflits d'expertise atomisent la prise de décision et accentuent l'autonomisation de la société civile, tout en accélérant la dissolution de l'unité nationale. Les difficultés éprouvées par l'État tsariste à mobiliser selon les sociétés locales autour du thème des atrocités en sont un signe révélateur. On doit ensuite insister sur la négligence sociale et étatique envers les vétérans – le terme n'existe même pas, alors, en Russie. Les rares collectifs de souvenirs ou mémoires publiés, les sépultures éparpillées, les manifestations trop ponctuelles peinent à entretenir le souvenir de la Grande Guerre, sans parler de celle contre le Japon. Les anciens combattants de 1905, pas plus que leurs frères de 1914, ne constituent ni un ferment de révolution, ni une force pacifiste autonome. Ils ont servi de repoussoir plus que d'inspiration. Enfin, impensable a été la disparition de masse des premiers mois de guerre – les morts, bien sûr, mais aussi les nombreux «disparus sans nouvelles» dont on ne sait s'ils sont décédés, pris par l'ennemi, blessés, déserteurs. Pour les familles, pèseront lourd dans la mémoire du conflit la catégori-

46 URLANIS, *Istorija voennyh poter'* (voir n. 40), p. 178.

47 Allen K. WILDMAN, *The End of the Imperial Army. Tome 1: The Old Army and the Soldiers' Revolt (March–April 1917)*, Princeton 1980, p. 80.

48 John BUSHNELL, *Mutiny Amid Repression. Russian Soldiers in the Revolution of 1905–1906*, Bloomington 1985.

sation sélective des pensions et un deuil impossible en l'absence de sépulture comme de reconnaissance publique – une expérience qui devient hélas le lot commun de toute une génération, entre épidémies, famines, répressions politiques, et pour finir le massacre qu'a représenté la Seconde Guerre mondiale.